

# le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE  
Rédaction - Administration :  
12, rue des Colonies, 12  
BRUXELLES  
Tél. 12.44.14

hebdomadaire  
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL  
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :

Belgique . . . . . 45 fra.  
Congo . . . . . 60 fra.  
Etranger . . . . . 60 ou 75 fra.  
C. Ch. Post. 2883-74

## PARADE de fin d'année



Bonne année, Madame! Bonne année, Monsieur! Oui, bien sûr, la formule est usée et rarement l'avenir fut chargé d'aussi mauvais présages. Mais patience!

Ainsi le temps approche où nous aurons touché le fond du pire, où de l'excès de maux naîtra un monde meilleur.

Ne désespérons pas. Il n'est que de faire chacun son petit boulot. Le reste viendra par surcroît. Patience.

Ainsi du Rouge et Noir dont on voudrait vous dire deux mots. Vous écoutez? Voilà.

Ce numéro termine notre troisième année, au cours de laquelle nous n'avons rien fait pour flatter le lecteur, nous n'avons rien écrit qui ne fût inspiré par des raisons purement intellectuelles, morales, sociales ou artistiques, nous n'avons rien cédé dans des buts commerciaux ou publicitaires.

Le lecteur indépendant nous rendra cette justice que si notre journal l'a heurté souvent, ce ne fut jamais que par une franchise trop grande ou un souci trop absolu de justice, un désir (qui à certains aura paru un peu modéré) d'équilibre, de beauté et de paix.

Nous pensons bien que tous nos articles n'auront pas plus également à tout le monde. Nous-mêmes, au sein de la rédaction, nous sommes souvent en désaccord. Mais que l'on songe à ce qu'aurait d'insipide et de conforme, de banal et de moutonnier, un journal dont toutes les lignes — de la première à la dernière — ne mécontenteraient personne!

L'important n'est-il pas plutôt de dire ce qu'on croit devoir dire, sans souci des colères que l'on peut susciter, sans égard aux petits intérêts qu'on lèsera peut-être — à commencer par les siens propres? L'important n'est-il pas d'être sincère et de modeler sa vérité non sur celle du plus grand nombre, mais sur celle de sa pensée et de son cœur?

Car enfin qui peut dire où est la vérité? Nous avons défendu ici-même des thèses apparemment contradictoires : la paix et la révolution, le mysticisme et le matérialisme, le socialisme, le communisme et un certain libéralisme. Incohérence? Peut-être pas. La vérité est un curieux complexe. Elle est en maintes formules, mais sûrement pas dans le panache, dans l'absolu, dans la misère des uns et la richesse des autres. Elle est souvent dans la sincérité.

Il nous plaît assez que des lecteurs nous écrivent fréquemment : « Je ne suis pas toujours d'accord avec votre journal, mais je suis de cœur avec vous parce que vous êtes sincères. »

Voilà pourquoi il faut nous rester fidèles, comme nous le demeurons nous-mêmes aux grands principes de ce journal qui sont de lutter contre le conformisme ambiant et stérilisant, d'unir toutes les forces actives et constructives.

Ce journal, qu'on nous pardonne de le répéter, n'est pas une affaire. Sa vie matérielle dépend de ses lecteurs et d'eux seuls. Abonnez-vous. La contribution des abonnés est essentielle dans l'économie d'un journal comme le nôtre. C'est pourquoi nous faisons des vœux pour que les lecteurs réguliers qui ne sont pas abonnés, et les abonnés qui n'ont pas encore renouvelé leur abonnement nous adressent dès ce jour les 45 francs qui leur assureront le service du Rouge et Noir dès mercredi prochain et jusqu'à fin 1933.

Ceci nous permettra de poursuivre plus efficacement notre lutte : contre une presse marchande et vendue, contre une politique à la petite semaine, contre une littérature de salon et d'académie, contre l'abâtissement des masses; pour une vie nouvelle et équilibrée, pour une organisation rationnelle, pour une littérature saine et constructive, pour la vérité et la justice.

Bonne année! Bon travail!

## Un discours qui fait du bruit

AU JEUNE BARREAU

Et nous avons un moscoutaire de plus! Du moins, c'est là ce que les journaux, certains journaux, nous ont appris.

Ce moscoutaire, ce bolchévisant, ce révolutionnaire, ce naïf, cet avocassier en un mot, cet illuminé, ce fou, ce dangerux (ce sont là quelques des épithètes qu'on lui a vouées) savez-vous qui c'est? C'est, tenez-vous bien, c'est M. Alex Salkin-Massé, avocat à la Cour.

Je connais bien Salkin. C'est un ami à moi : j'en ai dans tous les mondes, excusez-moi. Je le connais depuis qu'il est haut comme ça et que, de concert, nous sonnions aux portes à trois heures du matin dans le mauvais dessein d'épouvanter le bourgeois. Ça vous cimente une amitié. Et puis après on se sépare, il y a la vie et ses voies multiples, ses plaisirs ou ses devoirs, on se sépare en disant : « A demain, mon vieux! » et on se retrouve, sait-on comment, dix ans plus tard.

— T'as pas changé!

— Toi non plus!

Et puis on parle, d'abord pour rien dire, après pour se reconnaître. Et, tout d'un coup, sur deux mots trois répliques, un silence, on sent qu'on n'est plus d'accord, on sent qu'on a changé — quoi qu'on en dise!

— peut-être pas de visage, mais d'âme.

Las! c'est la vie.

Mais on ne dit rien, on rentre ça. Ce serait trop triste, quand même, de se séparer un vieux copain pour le perdre aussitôt.

— A demain, mon vieux!

— A demain!

OOO

Et la vie tourne.

Et un beau jour voilà dans la salle grandiose des audiences solennelles de la Cour de cassation, dont l'immense table en fer à cheval accueille juristes et bâtonniers, juges et ministres. Puis, tout autour, les nuées d'avocats et d'avocates, et plus loin un auditoire multiple et désordonné. Le Jeune-Barreau de Bruxelles tient sa séance de rentrée. Le discours d'usage vous sera servi par M. Salkin. Il a choisi pour sujet : Ruptures.

Beau sujet.

Mais vous vous dites : « ce bougre de Salkin, intelligent, esthète, beau parleur, ne va pas se compromettre. Ce sera de l'éloquence et rien que de l'éloquence. » Et puis, comme l'éloquence quand même c'est quelque chose, vous écoutez. Vous écoutez, déjà prêt à railler un de ces effets de manche dont notre orateur est, pa-

rait-il, si prodigue, ou à sourire au premier trémolo.

Et vlan! dès la troisième phrase, vous êtes pris malgré vous. Ça commence à l'heure où meurt le XIX<sup>e</sup> siècle. Ça contourne habilement cette époque un peu fade qu'on appelle aujourd'hui le bon temps, celui des déliquescences, du gilet rouge de Gautier, des visites que se faisaient les rois, du premier French Cancan, des cocottes, des duels, de Déroulède et de la grande Sarah.



Alex SALKIN-MASSÉ (Photo Rob. de Smet.)

« Mais que se soit à lui que cette aventure advient m'enchanté tout spécialement et me donne la morale de l'histoire. C'est donc un homme apparemment sceptique, indifférent, qui n'est attaché que je sache à aucun parti politique, préoccupé avant tout par son labeur professionnel, dont le temps de reste est donné à l'intellectualité pure, aux arts, ou au culte de la futilité, c'est donc un homme indépendant qui se lève, dans la circonstance solennelle que l'on sait, et qui dresse ce dossier formidable, cette lettre de rupture circonstanciée de la génération d'aujourd'hui à celles qui ont trahi. Ainsi il n'y a pas que les pétroliers, les extrémistes, les troubles professionnels pour en avoir assez : il y a aussi ceux qui pensent, les représentants les plus éminents de toute une nouvelle jeunesse, avide enfin de regarder le monde sans que les larmes aussitôt leur montent aux yeux.

Puis l'après-guerre. Lénine « qu'on » fit mourir trente fois avant son heure. Aujourd'hui son cadavre embauvé est un bloc de radium réchauffé à un monde de prolétaires. »

Voici enfin toute l'incohérence, tous les heurts, toutes les folies dangereuses qui couvrent le monde aujourd'hui et à quoi nul remède. Tel est le mal : cette génération vieillie qui ne comprend plus et cette génération nouvelle qui comprend trop bien. C'est la rupture. Ruptures entre ceux d'hier et d'aujourd'hui, entre les causes et les remèdes, entre la paix et l'esprit de paix, entre l'Eglise et Dieu, entre les juges et la Justice, entre des hommes qui crèvent de leurs misères et un monde trop riche, entre l'esprit et la lettre. Ruptures, ruptures, ruptures...

OOO

Voilà ce discours, discours courageux qui prit par instant le sens et la vigueur d'un juste réquisitoire, témoignage de toute une jeunesse épouvantée et meurtrie, révolte contre l'odieuse bêtise qui régit le monde d'aujourd'hui.

Voilà ce discours que M. Renkin, qui était là, n'a pas entendu parce qu'il eut le bon esprit de s'endormir avant qu'il ne commençât, que M. Janson a encaissé avec le sourire comme s'il s'agissait seulement d'éloquence, qu'un certaine presse, le lendemain, et quelques salons ont reproduit avec éclat.

Oui! il suffit de dire que la guerre est bête, que les hymnes militaires ou nationaux sont perfides, que le monde de 1932 ne se gouverne point comme celui de 1900, il suffit de dire cela pour provoquer toutes les colères et toutes les infamies.

Il suffit aussi, pour fâcher et importuner, de renouer avec une tradition perdue qui veut que les discours de rentrée du Jeune-Barreau soient plus et mieux qu'un morceau d'éloquence, qu'une certaine presse, le lendemain déjà, l'an dernier, à M. Jean Thévenet dont l'admirable discours « Lénine » avait fait, lui aussi, sensation.

OOO

Moscoutaire! Bolchévisant! Petit avocat! M. Salkin a son compte. Qu'il s'en réjouisse : c'est qu'il commence à gêner trop.

Mais que se soit à lui que cette aventure advient m'enchanté tout spécialement et me donne la morale de l'histoire. C'est donc un homme apparemment sceptique, indifférent, qui n'est attaché que je sache à aucun parti politique, préoccupé avant tout par son labeur professionnel, dont le temps de reste est donné à l'intellectualité pure, aux arts, ou au culte de la futilité, c'est donc un homme indépendant qui se lève, dans la circonstance solennelle que l'on sait, et qui dresse ce dossier formidable, cette lettre de rupture circonstanciée de la génération d'aujourd'hui à celles qui ont trahi. Ainsi il n'y a pas que les pétroliers, les extrémistes, les troubles professionnels pour en avoir assez : il y a aussi ceux qui pensent, les représentants les plus éminents de toute une nouvelle jeunesse, avide enfin de regarder le monde sans que les larmes aussitôt leur montent aux yeux.

Pierre FONTAINE.

N. B. — On trouvera en page 3 deux extraits de ce discours.

## M. Ewbank chez Larousse ou les malheurs de la critique officielle

M. Ewbank, on le sait, est un garçon très pressé. Il écrit beaucoup, assez comme il parle, fertile, désordonné, cueillant les idées au hasard et n'y mettant pas toujours les mots qu'il faudrait. Journaliste, essayiste, philosophe sans grande conviction, distributeur de petites préfaces passablement sournoises, M. Ewbank, humoriste à ses heures, vient de signer dans le Larousse mensuel un article plein de gravité.

C'est un machin très sérieux, le Larousse mensuel. On n'y imprime pas, comme ça, la première blague qui vous tombe de la plume. Le numéro que j'ai sous les yeux parle du déterminisme des sexes, de l'hélice marine à pas continu et de certaines méthodes géophysiques qui ne sont pas au bout d'un balai.

M. Ewbank, en telle compagnie, eût dû bien se tenir. Pourquoi ne s'est-il pas bien tenu, M. Ewbank? M. Ewbank, humoriste et philosophe, s'est conduit chez Larousse comme le plus distrahit des invités. C'est à l'occasion, un bien curieux petit gazetier, cet Ewbank. Ecoutez-le... Ecoutez ce qu'il dit de Krains, cet oracle:

« Son observation impeccable et cruelle, sa composition parfaite sont servies par un style serré, discret et comme empreint d'une humanité voulue... ». Et de Verhaeren (il y a huit lignes pour Verhaeren) : « Le plus souvent vers-libriste, Verhaeren est tout moderne et tout belge... » Et d'Adolphe Hardy, poète pour vieilles dames seules et illustrateur de calendriers : « Chantre délicat de l'Ardenne... » Et de René Verboom : « ...extraordinaire évocateur de la Courbe ardente... » Mais faut-il tout citer? On sent déjà que ces commentaires sont très neufs, exprimés par un esprit original, préoccupé d'en finir, avant le souper, avec ce boulot rémunérateur destiné à l'exportation et conséquemment sans importance.

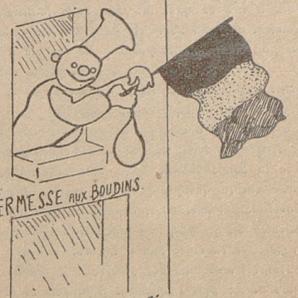
Tant de légèreté serait impardonnable si M. Ewbank ne montrait, à l'occasion, sa bonne volonté de n'oublier personne. Il fait à nos romanciers (car nous avons des romanciers) un long hommage où cet époustoufflant littérateur qu'est Horace van Offel occupe une place de prince. Frans Hellens est moins bien servi;

son œuvre accuse une « sexualité excessive et refoulée » (sic) qui n'a pas l'heur d'emballer — on ne sait trop pourquoi — l'auteur volontiers érotique de la Queue de poisson.

M. Georges Garnir — ô ironie! — est un écrivain qui donne une grande impression « d'aisance et de souplesse allègre ». Le pauvre Baillon — mais n'est-il pas mort? — ne recolle, dans toute cette pagaie, qu'un petit compliment prudemment extrait du répertoire de M. G.-D. Périer.

Alors, vous pensez bien, il y a les amis de M. Ewbank, quelques brillants mousquetaires de nos lettres : J.-M. Jadot, A. Bailly, d'Orbaix, Goemaere... (pourquoi pas Proumen?) qui ont, comme dit M. Ewbank : « occupé l'opinion depuis quinze ans » (ah! oui!) M. Ewbank eût-il eu, à cet endroit, quelque chagrin de se souvenir qu'il n'y a pas que de mauvais littérateurs en Belgique? Par exemple (moi aussi, j'ai mes amis) : Broodcoorens, Paul Bay, Tumerelle (qui n'est même pas cité pour le théâtre), Charles Plisnier, Jaumot, Mottart, Robert Poulet, Butaye, Sauvenier, Cantillon, Rigot,

## Outrages au drapeau



— Profitez-en, avant la nouvelle loi. (Dessin de Léo Campion.)

Chauvaux, Mathy, Léon Donnay, Lucien François?

Je sais bien que toutes ces plumes, fort diverses ainsi qu'il sied, ne sont pas toutes de l'or le plus fin, mais puisque M. Ewbank, pressé d'en finir, n'y regarde pas de si près... Par contre, des écrivains (qui savent tout de même un peu écrire) comme Pierre Daye, Fleischmann, Dupierreux, Steeman, Dehaye et Simone Berson valaient certes mieux qu'une indifférente citation.

Chose inconcevable, qu'il s'agisse de poètes ou de prosateurs, M. Ewbank ignore totalement Isi Collin (il est vrai que celui-là aussi est mort) et il ne cite Edmond Picard que pour rappeler qu'il existe en Belgique une Académie de ce nom!

De même, et parmi nos poètes, si M. Ewbank veut bien signaler à l'attention du monde M. Adolphe Haray, poète pour vieilles dames seules, etc. (voir plus haut), par contre, il laisse dans sa poche de pion les noms de Neuhuys, Gers, Vandercammen, Ayguespasse, Francis André, Pulings, Limbosch, Wyseur, Ramaeckers... Je cite au hasard. Ils ne sont pas tous de premier ordre, ces poètes? Bien vrai, bien vrai. Mais Frans Ansel (M. Ewbank écrit Ansel), mais Kinson, mais Giraud, mais Lucien Christophe, si complaisamment cités par M. Ewbank?

D'autre part, peut-on faire remarquer à M. Ewbank-le-bien-informé que l'on écrit Van de Wiele et non Van de Wille; que Delchevalerie se prénomme Charles et non Auguste; le regretté Devos, Prosper-Henri et non Ph (comme Philibert?); Lepage, Albert et non Léon?

Petites querelles? Si vous voulez. Mais M. Ewbank, quand il chausse ses lunettes d'une certaine façon, adore s'amuser avec des queues de cerise. Je lui offre bien gracieusement celles-là.

J'admets qu'il est difficile, dans la vie, de contenter tout le monde. Aussi, ce qui est choquant, dans l'article de M. Ewbank, ce n'est pas tant que des noms y soient omis et des orthographes malmenées, c'est surtout cette fâcheuse faiblesse qu'a eue notre Aristarque d'insister sur des personnalités périmées ou grotesques dont l'œuvre ne peut évidemment nous être d'aucune gloire à l'étranger. Une telle attitude chez un écrivain indépendant comme prétend l'être M. Ewbank emplit l'esprit d'une singulière désolation. Comme nous préférons M. Ewbank quand il dit simplement ce qu'il pense, même à ses amis!

On dira : « Il est facile de critiquer! N'est-ce pas déjà très bien ce que M. Ewbank a fait et sa petite étude ne vaut-elle pas telle ou telle qu'on a pu lire, ailleurs, sur le même sujet? »

Entendons-nous. Il faut être sans pitié, précisément parce que c'est de M. Ewbank qu'il s'agit.

Avec les dons qu'on lui connaît, cette subtilité qu'on lui envie, son érudition, sa clairvoyance et, au total, ce souci qu'il a presque toujours de bien faire ce qu'il fait, M. Ewbank avait là une magnifique occasion d'écrire, sur la jeune littérature belge, un article qui nous eût vengé de tant de bêtises, de platitudes qui ont été dites depuis vingt ans. M. Ewbank ne l'a pas voulu, c'est dommage. La littérature belge semble de plus en plus condamnée à être desservie par ses propres enfants.

Armand SAUVAGE.



**LE DÉTECTIVE J. MEYER**  
 Ex-fonctionnaire de Police judiciaire  
 Toutes missions privées et confidentielles à but nettement avouable. Interventions sérieuses et impeccables par personnel 1er ordre. Discretion absolue. - Tarifs honnêtes.  
 Siège - 32, rue des Palais Tél. 17.61.82

**VAN SCHELLE TENNIS SPORTS NATATION**  
 18, RUE DE LOUXIM - BRUXELLES  
 30, AVENUE DE COYPER, ANVERS PING-PONG.

**A LA VILLE DE LISIEUX**  
 Léon Legay Petite rue des Bouchers, 30  
**La meilleure cuisine**  
**Le meilleur marché**  
**SES PLATS DU JOUR :**  
 Lundi : Mironton, 4,50; Veau printanier, 5,50.  
 Mardi : Blanquette de veau, 5,00.  
 Mercredi : Cassoulet, 8,00.  
 Jeudi : Bœuf bourguignon, 4,50; Saucisses de Toulouse, 4,50.  
 Vendredi : Poissons variés. Veau Marengo, 5,00.  
 Samedi : Petite marmite, 6,50; Rognon sautés Madère, 6,00.  
 Dimanche : Petit salé, 5,00; Gigot bretonne, 6,50.

**TOUS VOS PHOTOMECHANIQUE DE LA PRESSE CLICHES**  
 82, rue d'Andelot, Bruxelles Tél. 12.60.90  
 SOIN - RAPIDITE - PONCTUALITE

**Allez déjeuner pour rien à Mon Village**  
 Rue Auguste Orts  
 RESTAURANT THÉÂTRE CABARET  
 A MIDI... vous trouverez à Mon Village un déjeuner copieux pour 9 francs et un bon vous donnant droit au même, gratuitement, le lendemain.  
**Deux repas pour le prix d'un seul !**

**VAN SCHELLE CUIR CREPE USKIDE**  
 Remise Instantanée  
 48, R. DE LA MONTAGNE - 231, CH. DE WAVRE  
 167, CH. DE GAND, 167

**Mme Nelly Nice**  
 Ensembleur-Conseil  
 a le plaisir de vous annoncer qu'elle possède en son domicile à Uccle, pour la période de cadeaux, une collection d'objets anciens et modernes, ainsi que des bibelots Louis-Philippe, opalines, cristaux, etc. Un ensemble intéressant à tous points de vue.  
 Cette collection est visible tous les jours sur rendez-vous (Tél. 44.55.47) du 21 décembre au 5 janvier.  
**19, avenue de Foesraets**  
 (terminus tram n° 6, ou vicinal Espinette)

**Il n'y a pas qu'au parlement**



(Lino de A. de Frenckell.)

Non! Et non! Tu ne les auras pas les pleins pouvoirs!

**Vérités bonnes à dire... RUPTURES**

Nous parlons par ailleurs du discours que M<sup>e</sup> Alex Salkin-Massé a prononcé, l'autre jour, à la séance solennelle de rentrée de la Conférence du Jeune-Barreau.  
 Ce discours a suscité et suscite encore maintes controverses. Nous croyons opportun d'en publier deux extraits.  
 Dans celui-ci, l'orateur, après avoir montré le désordre qui règne dans le monde actuel et marqué la rupture entre la génération présente et celles du passé, justifie cet esprit.

C'est de l'esprit de rupture qu'il faut attendre la rénovation tant espérée et de ceux qui, encore couverts d'ombres, en sont la proie, les figures lumineuses du temps.  
 Que deviendrait donc notre pauvre âme humaine si elle s'affaissait dans la satisfaction d'elle-même?  
 Mais voici les inquiets qui montent à la relève des inquiets. La jeune garde n'est pas encore rendue.  
 Il existe une sorte de prédestination de l'inquiétude. Certains la trouvent au fond de leurs berceaux. On dirait que la naissance leur confère l'inépuisable consigne de l'évasion.

Pourtant, toutes les angoisses s'acharnent sur eux. Eux seuls butent leurs têtes contre les prisons instituées pour chaque idée. Eux seuls perdront peu à peu contact avec les desseins d'autrui et avec les vanités apaisantes de ce monde. Pour eux seuls, la solitude.  
 Ils se replieront dans leurs refus de servir l'idéalisme dépourvu de poésie, la conservation reculée, la sécurité momentanée, les vertus sans hiérarchie.

Ils vivent sous le coup d'une malédiction. Savent-ils que la persécution les protège, qu'elle leur confère la force dominatrice de l'insuccès?  
 Toute leur vie, ils développeront leur activité hors de la sphère commune. Ils apprivoisent de nouvelles sphères afin de les rendre accueillantes aux générations à venir.  
 Le plus souvent, ils se verront abandonnés jusqu'à la mort qui, dans un effroyable symbole, laissera leurs yeux ouverts, faute d'une main pour les fermer.  
 Mais tout à coup ces yeux défunts prennent un pouvoir étrangement

fascinant. L'heure de la revanche inespérée a sonné. Tardivement.  
 Le monde s'éprend de vénération incongrue et s'agenouille devant la pensée maudite. Cette pensée le domine de tout son désintéressement et il la fait sienne comme s'il l'avait toujours chérie. Les statues poussent de terre, hommages repentants.

C'est que l'histoire, avide de rajeunir son visage, a pris le seul parti possible : celui des forces jeunes. Maintenant que la pensée révolutionnaire est réduite à des réalisations posthumes, on reconnaît sa nécessité vivante. On ressent que la force mystique de l'esprit de rupture est le seul talisman contre la débâcle imminente et que le foyer des valeurs non pratiquées, seul refuge contre les valeurs usées, ne peut être entretenu que par ceux qui se sont audacieusement exemptés de service.  
 Il fallait pour que le stoïcisme signifiât ses vertus de renoncement que Socrate bût la ciguë, pour que nos péchés fussent rachetés que Jésus-Christ mourût sur la croix, pour que le prince connût la raison d'Etat que Machiavel fût condamné à mort, pour que la terre tournât que Galilée risquât le bûcher, pour que Rembrandt peignît ses plus émouvants portraits qu'il se trouvât privé de commandes, pour que Joseph Conrad nous enseignât l'aventure qu'il remonta le fleuve Congo à la force de sa rame salariée, pour que Rimbaud nous enchantât qu'il disparût dans le trou noir de sa destinée, pour que Knut Hamsun écrivît *La faim* qu'il eût faim, pour que Dostoïevsky envoyât ses lettres déchirantes à sa compagne qu'il s'englût à la roulette de Monte-Carlo, pour que Baudelaire attachât son nom à la désespérance qu'il fût assigné par sa blanchisseuse, pour que Nietzsche libérât notre pensée qu'il devint fou dans son exil volontaire, pour que Freud allégeât le sort de l'anormal qu'il se vit repoussé par l'Académie de Médecine, pour que Gaughin, Van Gogh et Modigliani s'évaluassent en dollars qu'ils mourussent d'inanition.

C'est ainsi qu'au moment où les noms de tous les louangeurs de l'époque vite comprise et bien vécue disparaissent des vaniteuses pierres tombales sous la poussière de l'oubli, les maudits sortent de la fosse commune et commencent à gouverner le monde.  
 \*\*  
 Voici la conclusion du discours. C'est la confession d'un sceptique en présence du chaos d'aujourd'hui. L'orateur livre ces pensées comme étant celles d'un confident.  
 \*\*  
 Et j'en reviens, comme vous, à dénombrer mes facultés d'espérance.  
 Des plans, des idées? Il y en a trop. Ce ne sont partout que positions négatives d'égoïsmes théoriciens. Il n'y a pas assez de justice serene. Personne ne semble assez amoureux de la vie pour en revenir au bon sens qui ne réside pas dans ce sens fragmentaire d'une situation momentanée qui entraînait Charlemagne à refuser au monde les antipodes ou M. Deschanel à croire que le boche paierait, mais dans le culte de la raison.  
 Il suffirait que vous rendiez aux hommes la raison. Pourquoi donc la vibration de ce mot d'ordre apparaît-elle si difficile?  
 Il est déraisonnable de confondre la guerre avec un déjeuner sur l'herbe.  
 Il est déraisonnable que l'enseigne du chauvinisme publicitaire aveugle la volonté que les hommes tiennent de Dieu de s'aimer les uns les autres.  
 Il est déraisonnable que des millions d'êtres jeunes perdent dans des trous d'obus leurs âmes hardies que pleureront exceptionnellement des millions de mères et de veuves parce qu'elles n'eurent pas le courage de protéger les corps dont elles avaient l'habitude.  
 Il est déraisonnable que les musiques militaires flattent notre égoïsme et que les théoriciens de l'hégémonie renouellent avec nos peaux la fable du bœuf et de la grenouille.  
 Il est déraisonnable que la parade guerrière s'adonne au meurtre à l'égard de celui qui lui résiste par une autre parade, car l'histoire ramène les traits des conquérants à des visages d'opérette et fait apparaître leurs impossibles destinées.  
 Il est déraisonnable, si l'on craint la fureur belliqueuse de l'étranger, de souhaiter, par seul attachement à la fictivité de certaines règles sociales, que triomphent chez lui les

factions de revanche et que s'effondrent les partis issus du dégoût de la guerre.  
 Il est déraisonnable que l'instinct de patrie s'enferme dans le bastion d'un précepte conservateur tel un ménage sans amour, glisse au concept desséchant de la patrie officielle.  
 Il est déraisonnable que l'histoire ne songe qu'à satisfaire la vassalité des désirs personnels et que l'ordre fondé sur le passé avec l'avenir pour gage, s'assimile à de la fatalité emprisonnée.  
 Il est déraisonnable que l'idéalisme soit indivisible de l'honneur d'une attitude politique ou de la conservation d'un patrimoine; que l'esprit juridique protège une forme isolée de la pensée, que les livres scolaires soient encombrés d'oripeaux héroïques.  
 Il est déraisonnable que les pauvres ou encore les nègres professent du respect à l'égard d'une culture enfermée dans les limites d'une classe ou d'une race.  
 Il est déraisonnable que l'on jette du blé à la mer, alors qu'il y a tant de gens meurent de faim.  
 Ce sont ces mots-là que vous devez dire. Et encore beaucoup d'autres avec la même volonté de pousser l'homme à reviser la place qu'il occupe dans le monde et l'époque à se constituer un style.  
 Avant que la raison revienne, il sera construit sur un sol mouvant...  
 Mais le jour où, sous le coup de votre action, l'homme cherchera son juge intérieurement et se refusera à le prendre dans les abstractions condamnées, la guérison paraîtra proche. L'homme ressentira que, libre et moral, il n'est qu'à lui-même. Et alors les plans les plus simples se réaliseront le plus simplement. Vous aurez utilement servi.  
 Et c'est ainsi que, tenté par le rôle que je vous attribue, *desperado* en voie de repentir, je brûle d'être retourné par une aventure enfin acceptée. Cette aventure, je vous conjure de me la fournir, car si elle me manquait, mon besoin d'héroïsme ne pourrait que maintenir son exil dans la négligence hautaine de l'essentiel et dans le culte mystérieux de la futilité.

Alex SALKIN-MASSE

**Berl contre Gide**  
 ou  
 le "sport" des idées

M. Emmanuel Berl, qui a de l'esprit (beaucoup trop), n'aime pas André Gide, qui, lui, n'a que du génie. Et vient tout exprès à Bruxelles pour nous le dire, en une causerie abondante en satires et bons mots.  
 M. Emmanuel Berl, qui, pour la circonstance, « a relu *Paludes* », veut nous convaincre que Gide, qui se dit communiste, ne l'est pas. Dont acte.  
 Gide, à ce qu'il paraît, n'est pas un esprit audacieux. En règle, par son esthétique, avec le passé, il veut à présent se mettre en règle avec l'avenir. Le moyen de le faire sans changer? Il n'en est qu'un : la conversion au communisme. Celui-ci, l'image du moins qu'il s'en fait, répondant à son goût secret de renoncement, à sa générosité, à son animosité cachée envers le catholicisme, Gide adoptera d'autant plus aisément une attitude bien faite pour lui plaire.

Mais, telle quelle, cette conversion surprenante ne plaît pas à M. Berl (qui, par ailleurs, voit dans *Edipe* un dilemme sans issue opposant, en la personne de Tirésias et de Gide lui-même, « le curé et le pasteur »...). Gide, pour lui, plutôt que d'attendre le prétexte de ce premier volume de ses œuvres complètes, plutôt que d'écrire ce *Journal* peu efficace comme tous les journaux (voire, M. Berl...), Gide donc eût mieux fait d'écrire un manifeste, des affiches, de « lancer des pétitions », d'adhérer enfin au parti communiste lequel l'eût utilement employé à rédiger textes de prospectus, et livres de propagande... M. Berl, vous êtes drôle...

Le cas de Gide n'est d'ailleurs qu'un exemple cent de la crise profonde que traverse la pensée bourgeoise (c'est toujours Berl qui parle). En l'U. R. S. S., les intellectuels d'aujourd'hui voient le seul mythe possible à opposer à un état de fait pour le moins déplaisant. Ils refusent toutefois à priori tout renoncement consenti au profit du peuple qu'ils prétendent défendre.

M. Berl, lui, abandonnerait volontiers ce « sport » des idées qu'il pratique, au bénéfice d'un perfectionnement social quel qu'il soit.

**Rimbaud et M. Maurice Rostand**

Nous lisons dans *Marianne* que M. Maurice Rostand prépare deux pièces, sur Oscar Wilde et Rimbaud... A propos de celui-ci, oyez cette merveille : « Quel beau sujet et qui trouverait à l'écran un développement magnifique! Dans *Rimbaud*, tous les thèmes de Marius de M. Pagnol et de *Départ* de M. Cantillon connaîtraient une manière de rajustement. » On ne pourrait, semble-t-il, aller plus loin dans l'abusivité.

Espérons qu'il se trouvera quelques hommes de bonne volonté pour empêcher le Rimbaud de M. Maurice Rostand d'être exhibé sur scène ou ailleurs.

José CAMBY.

**A propos du cinquième anniversaire du Rouge et Noir**

**THÉOPHRASTE RENAUDOT l'inventeur des tribunes libres**

Cet homme prodigieux qu'était Théophraste Renaudot devenu, depuis 1926, le patron des journalistes et dont un prix littéraire porte le nom, fut non seulement le fondateur du premier journal, la Gazette de France, le créateur des bureaux d'adresses et des monts de piété, mais encore inventa la « tribune libre ».  
 Le bureau d'adresses que Théophraste Renaudot avait fondé rue de la Calandre, à Paris, connut très vite le succès en raison des services qu'il rendait au commerce et à l'industrie. Peu après la parution du premier numéro de la Gazette de France, en mai 1631, Renaudot profita des nombreuses visites faites à son bureau pour engager les gens d'esprit à se réunir chez lui, le lundi, et y discuter les principales questions d'actualité, sauf les problèmes de théologie.

Il organisa ces réunions dans ses propres appartements; elles portaient le titre de « Conférences publiques » et Renaudot en publia un certain nombre, comme le fait aujourd'hui Yvonne Sarcey pour les conférences des Annales. — Mais, il ne voulait pas de simples et banales causeries, mais bien des discussions « du pour et du contre », comme il appelait lui-même ses séances.

Cependant (et cela était désiré par Richelieu qui, par ailleurs protégeait Renaudot), dans certains cas les conclusions des débats devaient être soumises à l'avis de la Sorbonne. Renaudot ne le faisait pas chaque fois, mais seulement lorsque la chose lui paraissait utile ou simplement demandée par quelque savant docteur.  
 Sans le patronage de Richelieu, Théophraste Renaudot eût rapidement échoué. On conçoit aisément quelle dose de courage et d'indépendance d'esprit il fallait à cette époque pour oser tenter une entreprise

si difficile encore à réaliser de nos jours. Renaudot vit se dresser contre lui une foule de bien-pensants, de timorés et de courtisans acceptant benoîtement les choses établies et estimant que tout était parfait dans le meilleur royaume du monde.

Néanmoins, les réunions du « pour et contre » connurent un réel succès. Dans l'auditoire, très mélangé, se rencontraient de jeunes nobles se piquant de science ou de littérature et de grands esprits ne craignant pas de présenter en public leurs savantes querelles.

Renaudot, dans ses deux recueils de « conférences publiques », parus en 1634 et 1636 et réédités en 1651, n'a pas mentionné les orateurs qui défilerent à sa tribune. — C'est infiniment regrettable. Pascal a-t-il, tout jeune, participé à ces débats? On le dit, mais cela reste à prouver.

En 1633 fut portée à l'examen des auditeurs des « Conférences publiques », une question d'une importance extraordinaire pour l'époque : « La terre est-elle immobile? »

Un des premiers historiographes français Charles Sorel de Souvigny défendait la thèse de l'immobilité du globe.

Il en admettait la rondeur « encore qu'elle ne soit telle mathématiquement », mais quant à son mouvement, avec Aristote et Ptolémée, il soutint, le bon Sorel, auteur de la « Science Universelle », que la terre, fixée au milieu du monde était immobile parce que « étant la moins noble et la plus abjecte des éléments, elle soit au plus bas lieu qui est le centre du monde ». Sa plaidoirie comporte une série d'arguments de cette espèce qui nous amusent à présent, mais qui, en ce temps-là, étaient partagés par une grande majorité.

Au cours de la séance en question, l'illustre savant trouva un contradicteur aussi érudit que spirituel, dont

le nom hélas! n'a pas été conservé. Cet Edward Eubank du XVII<sup>e</sup> siècle était loin de s'en laisser facilement acroter. Il entreprit de démolir le long et solennel exposé de Sorel.

Prudent, il ne cita toutefois pas Galilée qui venait d'être rudement secoué par la Sainte-Inquisition, mais il se réclama de Copernic et il expliqua, au contraire, « que la plus noble place de notre univers est le milieu, que le corps le plus noble étant le soleil, celui-ci doit être le centre du monde », d'ailleurs, ajouta-t-il, « on ne place pas le luminaire dans le coin d'une salle, mais bien au milieu! »

Le contradicteur termina son exposé par ces paroles qui ne manquent pas d'humour : « Les étoiles se mouvant autour du soleil, la terre doit faire de même et il est naturel que la terre, ayant besoin de lumière et de chaleur aille les chercher, ce que le soleil n'est pas obligé de faire, tout comme le feu ne tourne pas devant le rôti mais bien le rôti devant le feu!... »

A l'occasion de l'anniversaire du Rouge et Noir, il nous a semblé intéressant de rappeler aux amis des tribunes libres le nom de leur véritable fondateur.

Tout ce qu'a d'ailleurs créé cet homme génial n'a fait que croître et embellir, si nous osons ainsi dire : sa Gazette de France, à laquelle collaborèrent Louis XIII et Richelieu, a formé la Presse, ses Bureaux d'adresses, sont devenus nos bourses de commerce, nos agences, voire nos « Bottins » ; les Monts-de-Piété sont, hélas! toujours plus fréquentés que le Mont-Blanc et le Club du Faubourg » et le « Rouge et Noir » renouellent avec succès, les « conférences publiques » du XVII<sup>e</sup> siècle.

# COURRIER des lettres et des arts

000 Rectification. Une malencontreuse coquille s'est glissée dans la note que nous avons consacrée à l'article de A. Rossi sur *Les chiens de garde*. Il fallait lire : « On retrouve dans cet article... le témoignage d'une véritable **CULTURE marxiste**, et non « **NATURE** » marxiste comme on nous l'a fit dire. Ce qui est assez différent.

000 Philippe Lamour fait paraître dans *Monde* une série d'articles sur le *Paris mal connu*. Petits tableautins pleins de vie. Nous sommes conduits à travers des quartiers d'un intense pittoresque social. Il y a ainsi pour les voyageurs bénévoles un Paris plein de lumières, de mouvement, de policiers, d'autos. Le véritable Paris est ailleurs. Philippe Lamour nous en révèle quelques coins vivants et étranges, qui sentent la misère et la peine. Dans sa dernière chronique, il nous parle du *Pont tournant de la rue Dieu*.

000 Henri Barbusse rappelle dans *Monde* la carrière d'Eugène Brieux. Plaidoyer pour un homme qui n'a pas eu la puissance d'évolution de Zola que la probité du naturalisme a conduit au socialisme.

Nous devons, écrit Barbusse, considérer Brieux comme un honnête homme dans tous les sens du mot, en même temps que comme un insinuant pionnier, nous qui pensons qu'une conception systématique du monde moderne est aussi nécessaire à l'auteur dramatique que la technique de son métier.

000 On a beaucoup parlé, ces dernières années, du danger que court l'Esprit. C'est un sujet qui est dû à M. Julien Benda, sorte de philosophe qui enseigne, dit Nizan, que c'est en les désertant qu'il sert le mieux les hommes (*Chiens de garde*, p. 20).

M. Benda consacre à ce problème de l'esprit un vaste papier dans les *Nouvelles Littéraires*. Tout y est : la mission des clercs, le célibat, le rôle des pensants, les vertus et les défaillances des intellectuels. Il y a dans tout cela une phrase qui illustre bien

la philosophie de M. Benda. La voici :

*Le mot que les intellectuels d'aujourd'hui ont sans cesse à la bouche, c'est qu'ils sont des sauveurs. Que ce soit en restaurant les valeurs d'ordre ou en préparant la révolution, ils viennent tous « sauver le monde ».*

*C'est là peut-être ce qui les oppose le plus profondément au véritable intellectuel, lequel tâche à penser correctement et à trouver la vérité, sans s'occuper de ce qui en adviendra pour la planète.*

Défense de l'Esprit, défense de la culture, défense de l'Occident, défense de la civilisation.

Des mots. Des mots. Des mots. Et derrière lesquels se cache le véritable drame de notre époque.

« Tout est beaucoup plus simple, disait le héros de « *Ville conquise* ».

000 *Central 32-65* rappelle que lors de la désignation du candidat au Prix Goncourt en 1911, Gustave Gelfroy vota continuellement avec Mirbeau, pour une romancière hollandaise, Mme Neel Doff.

000 Le numéro de Noël de *Marianne* est consacré aux enfants. Le danger de ces numéros unitaires c'est qu'il en émane une sorte d'ennui. Ainsi pour ce numéro.

Signalons un excellent article de Ramon Fernandez sur les *Livres d'enfants*. Beaucoup de réflexions judicieuses. Mettons en pleine lumière la conclusion de Fernandez.

J'ai feuilleté les livres d'étrennes et j'ai fait d'assez sombres réflexions. *Enfant, je ne m'imaginais pas à quel point ils contribuent au bourrage de crâne. Hélas! les livres d'étrennes sont tous bien pensants, et de la façon la plus fatale au bon sens et à la paix. Toutes les opinions, certes, sont respectables, mais à quand les livres d'étrennes de gauche?*

En Belgique, les éditions de l'Eglantine et de la Centrale du personnel enseignant socialiste éditent des livres d'étrennes et de prix qui s'efforcent de combler cette lacune.

LES CHASSEURS DE CHEVELURES

## Une revue Préparation

Il n'est pas beaucoup de revues ni d'organes professionnels qui, comme *Préparation*, la revue que publie la Fédération syndicale des Dessinateurs et Techniciens, aient réussi à offrir à leurs lecteurs une synthèse aussi lucide des grands problèmes de notre temps. Que par maints côtés, une telle revue réponde aux aspirations les plus profondes, les plus immédiates du prolétariat ou, pour mieux dire, de l'avant-garde consciente du prolétariat, c'est ce qui ne pourrait se contester. Par sa tenue, son équilibre, sa santé intellectuelle et idéologique, *Préparation* nous apporte un aspect de cette nouvelle culture prolétarienne qui s'ébauche lentement, un peu partout, et dont il est bien difficile de tracer aujourd'hui les traits essentiels, tant les tentatives sont dispersées, fragmentaires. C'est peut-être parmi les entreprises de cette espèce qu'il faut chercher les sources les plus pures de cette culture. Et il y aurait, pour un esprit curieux, un singulier tableau des forces intellectuelles du prolétariat à décrire. En effet, la pensée révolutionnaire n'a, à aucun moment de son histoire, présenté un tel émiettement des valeurs idéologiques et culturelles. Mais, au milieu de cette multitude de courants, sans influence réelle sur le prolétariat, *Préparation* apporte un accent neuf, une expérience véritable de la vie et des hommes, une connaissance profonde des événements et de l'histoire, et par dessus tout, peut-être, une probité révolutionnaire qu'on ne rencontre pas souvent. Il y a là des hommes qui connaissent leur affaire. C'est pourquoi sans doute, ils ont atteint du premier coup, dans le ton, la forme et l'esprit de leurs écrits, cette unité secrète qui confère à leur revue une vertu singulière : celle d'aborder les problèmes fondamentaux de la vie sociale. Non pas du simple point de vue de l'homme attentif aux phénomènes de la vie moderne, à ses métamorphoses, mais avec cette intelligence propre aux techniciens.

Parmi les principaux articles parus dans les six premiers numéros, je signale ceux sur la révolution espagnole, le désarmement, la déqualification du travailleur (qui est la réfutation d'une hypothèse avancée par de Man dans *Au delà du marxisme*), la très vivante chronique des livres et des revues et, particulièrement, les éditoriaux qui disent dans un langage net l'essentiel des problèmes de la vie ouvrière.

## NOTULES

000 « Si l'on essaie de porter un jugement d'ensemble sur *Voyage au bout de la nuit*, on a l'impression d'un long tunnel angoissant et brumeux, d'où émergent un certain nombre de morceaux magiques, soit par leur pathétique grimaçant, soit par leur comique énorme.

Le livre de M. Louis-Ferdinand Céline est véritablement la grande découverte littéraire de l'année qui est en train de finir »

Edmond JALOUX. (*Nouvelles Littéraires*.)

000 Magdeleine Paz consacre dans *Monde* un long article à *Sybilla* de J.-R. Bloch. Eloge nuancé qui situe très justement l'œuvre de cet écrivain et dont nous reproduisons ici un passage essentiel.

« Chez l'écrivain authentiquement moderne et réellement sincère, l'orientation de l'homme social annonce le style. Une même préoccupation laisse deux fois la même empreinte, dans la pensée, puis dans la forme. Rigoureuse sans sécheresse, ample et virile, nerveuse, délicate, la langue de Jean-Richard Bloch est l'instrument bien fait pour situer l'infiniment petit au sein de l'infiniment grand et pour toucher les causes, à travers l'emmêlement des effets dérivés. Mais elle n'est pas faite uniquement de précision mathématique ni de belle ordonnance. Par moments, la page se soulève comme sous l'effet d'un souffle, au passage d'une grandeur, à la façon d'Eschyle et des prophètes hébreux. Car Bloch sait allier la divination poétique à la vue scientifique. »

un troublant commerce.

Car Giono n'a point horreur de la réalité : il l'aime, il l'appelle, il la fait venir sous ses doigts ; il est sûr de lui, de sa puissance poétique, de sa magie et que cette table de repas seuse avec la pattemouille, cette fenêtre où sèchent de vieilles peaux, cette cour qui sent l'ordure et la sueur, cet escalier sordide où descend une fille chaude et peinte, cette boutique de boulanger, que sais-je ? il suffira qu'il les nomme pour qu'ils prennent une réalité seconde, se transfigurent, se mettent à lire par en-dedans, à devenir plus sensibles que de la peau humaine.

C'est ainsi qu'il faut voir ces étonnants portraits du père Jean, d'Elisa Première, d'Antonine, des deux musiciens ; Madame-la-Reine et Décidément, de Gonzalès, de la Mexicaine, d'Odrupano. Et je me garde bien de dire qu'ils ne vivent pas, qu'ils ne sont pas vrais. Car que signifie la vérité humaine ? Et n'est-ce point à travers l'âme de Giono que justement ils acquièrent leur vraie vérité, leur seule existence utile, cette manière pathétique d'être bons, souffrants, désespérés, seréins ? Nous atteignons là, justement, une vérité intérieure dont les prolongements ne se mesurent pas.

Mais quand il ne s'agit plus de voir le monde, de l'éprouver, mais de le

## LA POÉSIE

Il s'agit, avant tout, de porter la poésie sur un plan assez élevé. Certains, même, la voudraient à une hauteur inaccessible. Tout au moins, pourrait-on, ainsi, en menant la course avec un train assez rapide, dépister les poètes de souffle court. A ce point de vue, les livres suivants me paraissent singulièrement à côté de la question, avec leur bric-à-brac de sentiments morts-nés, de dictionnaires des rimes et de papier à peine digne de la destinée réclamée par Rabelais.

Jean HONOREZ. — *Caprice*. (Ed. Hèna, Marcinelle.)

A prendre avec des pincettes, pour ne pas se poiser les doigts. Sombre drame, d'amour et mort entre une jeune bohémienne, son amant, type de brute (sic) et un jeune peintre. Un acte, en vers, comme dit Jean Honoré.

A. GUIBERT-LASALLE. — *Au cartel des tendresses*. (Ed. René Debresse, à Paris.)

Une seule réponse à faire à ce livre ; celle d'un magazine anglais auquel un lecteur avait soumis des vers : W. P. B. (c'est-à-dire : Waste-Paper-Basket ou encore Panier à papier). Ce jeune poète annonce : *Les Pastels chimériques, Les Pavanes nocturnes*. Espérons qu'il ne s'arrêtera pas de sitôt en chemin et qu'un bon lexique des adjectifs, l'aidera puissamment dans sa recherche des titres.

Jean DESTHIEUX. — *Psaumes*. (Ed. Excelsior, Paris.)

Jean Desthieux est certainement un curieux homme. Nous le voyons épiloguer sur l'art des poètes, avec assez de justesse parfois pour que ses erreurs les plus flagrantes échappent au ridicule. Il est nourri de grandes idées et encombre ainsi ses *Psaumes* d'un attirail didactique insupportable. Strophe, anti-strophe, épode, tout cela est bien mort et ne vaut plus la peine d'être ramené au jour. Mais je ne peux qu'éprouver un grand respect pour un Jean Desthieux qui met une foi aveugle dans une idole d'argile.

Georges LINZE. — *Cinq événements*. (Ed. Anthologie, Liège.)

Voici une autre erreur. Celle du faux moderne futuriste. Du moderne en tôle, en boulons, en plaques détachées. Cinq schémas de pièce de théâtre où ni le théâtre, ni la poésie n'ont à faire. Mais il se dégage, par raccroc, une grande force comique.

R. HICQUET. — *Avec Aubanel, en Provence*. (Ed. Paris et Avignon.)

Une bonne étude de place en place, des fragments de poèmes très frais. Mais pourquoi une préface de « Monsieur le ministre François Bovesse » ? (sic).

JUVENILIA. — *Anthologie de l'Enfant*. (Ed. Ça ira, Anvers.)

Voici une anthologie où le goût ne perd pas tout à fait ses droits. Les Editions Ça Ira ont choisi vingt-quatre poèmes où se poursuit la trace de ce monde perdu à jamais : l'enfance. Le tout composé un petit volume agréablement présenté où la poésie se retrouve par endroits. Le choix des textes montre une assez bonne connaissance des valeurs de notre pays. Quelques fautes, à peine relevables, dues à des complaisances. Citons les poèmes de Hubert Dubois, de Hauleville, Hellens, Milo, O.-J. Périer, Vandercammen et surtout un très belle page de Henri Vandeputte.

Paul NEUHUYS. — *Naissance d'Adonis*. (Ed. Ça Ira, Anvers.)

Nous connaissons de Neuhuys un visage souriant, plein de malice et de ruses, et une poésie à facettes, aigre un peu comme un citron. Nous ne manquons pas d'y goûter et c'est vers elle que nous nous tournons pour protester contre le long poème qu'il nous offre aujourd'hui.

Paul Neuhuys vient d'être séduit par le courant racinien que Valéry, voici quelques années, remit assez adroitement en honneur en s'y prenant comme il le fallait, je veux dire avec ces tours de passe-passe spirituelle qui caractérisent l'essai de *Parité*. Le poème de Neuhuys dont on ne peut que louer l'habileté nous parvient ainsi d'un monde étrange, séparé de nous par les scories littéraires, celles que déversent au talus, les manuels. Figurer le pastiche alors qu'on a visé bien plus haut (car Neuhuys est un de ces écrivains sincères comme on n'en voit plus guère) voilà, certes, un destin bien malheureux. Et si de tels vers.

Dans ton château rouillé, lutteuse échevelée,  
Par les chaînes du cœur sourdement mutilé  
Nous livrent, comme à regret, un morceau tiède de  
poésie, combien d'autres

...Et tes cheveux ourlés d'un lumineux péril  
Ton enfance, Myrrha, ton enfance parfaite,  
Commence d'achever son adorable fête...

se replaçent d'eux-mêmes dans le ciel glacé de la réussite technique.

George ADAM.

**L'ÉGLANTINE** 20, rue de Lengentier BRUXELLES  
Tél. 12.59.12 C. C. P. 990.93

**Viennent de paraître :**

- POUR LIRE EN PARACHUTE, par Jean Dess ... fr. 18.—
- DE L'ANARCHIE AU T. S. SACREMENT, journal d'un snob, par Paul Bay ... .. 15.—
- LE ROMAN DU RENARD, version nouvelle d'Eug. de Seyn (illustrations d'après des estampes anciennes)... .. 18.—
- BRUXELLES, ATMOSPHERE 10-32, par Albert Guislain (illustrations d'après la photographie) ... .. 40.—
- SYNTHESE D'ANVERS, par Roger Avermaete (illustrations d'après la photographie)... .. 35.—
- NATIONALISME ET SOCIALISME, par Henri De Man (cahier d'Equilibres)... .. 12.—

Rappel :

- ALMANACH DE COMPERE GUILLERI, par Isi Collin ... 50.—

**Lisez :**

**"PREPARATION"**

Revue mensuelle d'études sociales du Syndicat des Dessinateurs, Ingénieurs, Techniciens.

**ABONNEMENTS :**

6 mois ... .. 15 francs  
Compte chèques n° 329.121  
De Bruccq — Uelle

**En vente :**

aux Editions Labor; aux Publications Internationales; à l'Eglantine; chez La-deuze.

Le plus beau cadeau UN LIVRE de la librairie **COSMOPOLIS**

72, rue de la Montagne, 72 Bruxelles. Tél. 12.90.40

LITTÉRATURE ANGLAISE ALLEMANDE FRANÇAISE

**LIBRAIRIE**

**NOS LOISIRS**

26, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES  
Chèques postaux : 185.186 J. Mailrot, Bruxelles

**SPÉCIALITÉS :**

Ouvrages sur la sexualité  
Revue nudistes  
Littérature antireligieuse

RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

**A LA MAISON DU LIVRE BELGE**

- Jean Meunier : *Roman de la Curieuse* (Ed. Labor) ... .. 9.—
- Paul Vanderborght : *Plaine*. (Ed. Labor) ... .. 18.—
- Maurice Baring : *Cabinet Cosmopolite* ... .. 49.—
- Pearl Buch : *Vent d'Ouest, Vent d'Est* ... .. 22.50
- Arthur Schnitzler : *L'Appel des ténébres* ... .. 22.50
- Emile Schreiber : *Rome après Moscou* ... .. 18.—
- Jules Sauerwein : *Que va faire l'Amérique?* ... .. 18.—

12, RUE DES COLONIES

### LES IDÉES ET LES LIVRES

## Jean-le-Bleu

par Jean Giono  
(Grasset)

De cet authentique luteur, Victor Serge à Emmanuel Berl, ce bourgeois qui renie sa classe, il y a bien des degrés dans l'insurrection de l'esprit.

Jean Giono appartient à cette caste haine de ceux qui n'acceptent pas.

Mais si, pour parler de lui, nous cherchons un mot qui assez justement définit son attitude à l'égard de la société, nous ne trouvons que celui-ci, déjà si terriblement usé : non-conformisme. Pauvre mot qu'on accomode à peu près à tous les besoins, qui désigne aussi bien l'attitude du communiste à la recherche d'un système du monde que celle du fils de famille sceptique et fatigué qui doute de l'avenir d'une classe à laquelle il n'appartient plus que de nom et, par goût du reniement, couvre de blâphèmes.

Pourtant, s'il y a des degrés dans la conscience révolutionnaire, cete question, pour Jean Giono, n'a guère d'importance.

C'est sur le plan poétique que se situe, comme tous les autres, ce nouveau livre qui est, en somme, l'histoire de son enfance. On en déduit aussitôt que s'il y faut chercher une ligne, ce sera beaucoup moins celle de l'évolution d'un esprit que d'une sensibilité.

Comment serait précise la révolte d'un jeune homme qui déforme tout ce que touche ses sens, pour qui la vie, le monde, la montagne, les arbres, les bêtes, les gens, se font et se défont, se colorent et se décolorent au gré de ses rêves ou des mouvements de son cœur, — et qui fait souffler le vent si seulement son oreille a besoin d'une mélodie.

J'entends que la réalité n'est point absente de ce livre et que Jean le Bleu n'est point un fantôme... Il vit, ce garçon ; il vit même de façon très intense et très charnelle. Et tout vit terriblement autour de lui, êtres, choses, et jusqu'au vent qui devient une personne pleine de secrets, et jusqu'aux étoiles avec qui il entretient

nos amis. Ah ! s'il fallait défendre des rivières, des collines, des montagnes, des ciels, des vents, des pluies, je dirais : « D'accord, c'est notre travail. » *Battons-nous, tout notre bonheur de vivre est là.* » Non, nous avons défendu le faux-nom de tout ça. Moi, quand je vois une rivière, je dis « rivière » ; quand je vois un arbre, je dis « arbre » ; je ne dis jamais « France ». Ça n'existe pas.

« Ah ! Comme je donnerais tout entier ce faux nom pour qu'un seul de ceux qui sont morts, le plus simple, le plus humble vive. »

Et elle est d'une densité troublante et d'une âcre saveur aussi, cette phrase qui termine son livre :

« Il me fut facile de partir à la guerre sans grand émoi, tout simplement parce que j'étais jeune et que sur tous les jeunes hommes, on faisait souffler un vent qui sentait la voile de mer et le pirate. »

Je n'ai pas dit assez cette langue parfumée et juteuse comme un fruit de Provence, ces mots vivants comme des bêtes qui bougent encore en vous longtemps après qu'ils y sont descendus, et la sorcellerie de cette musique où semble passer sur une basse de cigales et de vent, le souffle d'une flûte étrange perdue depuis l'Odyssée et retrouvée par miracle.

Charles PLISNIER.

Le banquet du Rouge et Noir

(Suite de la page 2.)

Voilà vos torts, Messieurs, les torts que vous cultivez, que vous encouragez, les torts qu'il vous plaît d'aggraver. Voilà vos torts et voilà pourquoi vous avez raison. Voilà pourquoi, cher et grand Vandeputte, cher Ghelderode, voilà pourquoi je vous aime, nous vous aimons.

Pierre FONTAINE.

Voici celui de Michel de Ghelderode :

Par charité chrétienne, en cette minute gustative et digestive superlativement, où l'esprit le moins sociable confond sentimentalement les bons et les mauvais, les vilains et les beaux, les anges et les diables (car il faut tout cela pour faire un banquet) — par charité chrétienne et encore pour ne pas me conformer à l'usage, je ne répondrai pas au percutant discours de Pierre Fontaine, mais qu'il sache que j'en accepte l'encens, parce que j'aime l'officiant, pas du tout trop de ses cassolettes. Qu'on se le dise, car le temps n'est pas si éloigné que je transperçais d'aiguilles une figurine de cire baptisée Pierre Fontaine, suppliant rituellement le Malin de lui transmettre à vit ces blessures en les saupoudrant de poivre.

Et j'ignorais que labourant ainsi sa poitrine, j'étais à la recherche du cœur. L'envoûté et l'envoûteur se portent bien — et c'est le Malin qui fait figure d'imbecile.

L'envoûté Fontaine, à son tour, manie l'aiguille brûlante et le poivre; tortionnaire efficace, il tourmente la Bête publique, cet animal qui a la peau trop courte et dont l'odeur nationale nous est devenue, nous, quelques-uns, particulièrement intolérable.

Pour ne pas faire de discours, j'ai chargé mon ami Costenoble

qui entend ça depuis toujours

de me chaparder une phrase significative dans la littérature funéraire. La voici, pas prête à tomber en poussière et phosphorescente d'émotion officielle: « Celui-là fut un honnête homme, qui fit le bien et vécut selon sa conscience. »

C'est tout grave, une semblable parole. Cette phrase digne d'être clamée à l'enterrement du premier parlementaire venu, je la prends, l'épure, et dans la primitivité de ses syllabes formelles, je vous la dédie, Pierre Fontaine.

Et voilà comment le bombardon gargouilleur devient une stridente trompette de justice.

OOO

Mon pseudo discours pourrait s'arrêter ici. Pourtant, je voudrais dire beaucoup de choses gentilles aux amis connus, mal connus, inconnus qui ont bien voulu, ce soir, accorder une prunelle bienveillante et chargée des doux feux de la sympathie et de la commiseration au phénomène qui vous parle.

Je demanderai aux amis, camarades, copains et simples amateurs de phénomènes de contempier, mais avec plus de respect et d'admiration, le phénomène autrement extraordinaire et authentique que se nomme sans pompe ni particule Henri Vandeputte. Ne craignez pas d'intimider ce sensible. Il ne mord pas — alors qu'il le pourrait très cruellement. C'est qu'il est bon, et il vous chérira collectivement, et il croira ce soir que tous les hommes, même ceux de lettres, sont semblables à lui, bonshommes de Noël, en pain béni avec un petit enfant de sucre sur la poitrine.

C'est lui le héros de cette soirée, et si vous le voulez, cette réunion tout de simplicité et de cordiale franchise, peut devenir une cérémonie expiatoire, en hommage à Vandeputte, poète grand de Belgique; poète sans couronnes triennales et sans l'envie de les brouter; poète dont la muse n'est pas en celluloid mais de vive et chaude chair; Vandeputte, le fraternel, le voyant, le très humain, le précurseur, l'ignoré, le fier, l'humble, l'anti-cabotin, l'anti-politique, qui traverse la vie en demandant de l'affection et de la joie — et non des applaudissements.

Aussi, puisque vient l'instant de tracer le geste ancestral de lever la pinte, faisons le geste en l'honneur de Pierre Fontaine, brave garçon de l'espèce la plus dangereuse et sans l'action purifiante duquel nous sombrerions dans les abîmes asphyxiants du désespoir; faisons-le pour honorer le spectre d'Edmond Picard relisant mélancoliquement son testament spirituel et rêvant pour ses académiciens un habit de sainte nudité; faisons-le enfin pour magnifier Henri Vandeputte, poète galant comme vient d'écrire le critique anglo-saxon de ce bizarre Pourqui Pas?, sans doute parce que Vandeputte ne cesse de chanter l'amour et l'amour de la vie, en un temps de haine et de destruction.

M. de GHELDERODE.

Les félicitations

Impossible vraiment d'énumérer la centaine de témoignages venus par lettre ou par télégramme; qu'ils fussent du maître James Ensor ou de la vedette Nine Ninson, de Paris ou de Bruxelles, ils figureraient une consécration souriante et amicale autour des héros du lieu. Mais nous voulons dire pourtant l'émotion particulière que provoqua la lecture d'une lettre d'Henri Guilbeaux, prisonnier politique et poète, qui s'excusait d'être retenu, ce soir-là, à la Prison du Cherche-Midi.

Les messages

Enfin on dépêche deux messages, l'un à Henri Guilbeaux, dont voici les termes :

Cent écrivains, artistes, avocats et professeurs, réunis à Bruxelles, au banquet du cinquième anniversaire du Rouge et Noir, et en l'honneur d'Henri Vandeputte et Michel de Ghelderode, adressent à Henri Guilbeaux, innocent et condamné à mort, grand poète, honnête homme, l'hommage de leur espoir en une prompte réhabilitation.

L'autre était adressé à la famille Edmond Picard pour affirmer la volonté de l'assemblée de voir l'Institution du Maître progresser, selon le vœu d'Edmond Picard, dans un esprit d'avant-garde et l'éternelle jeunesse.

LE CINEMA

FIMS COMIQUES

Encore Charlot - 1900 et le comique pur Harold Lloyd - Laurel et Hardy

Sur Charlot, le plus grand, tout semble dit.

Tour à tour réplique de ce que nous croyons être, et pitoyable image de ce que nous sommes, Charlot, je l'ai dit, nous enlève toute raison de croire en nous mêmes, en cette vie aussi qui l'écrase ou qu'il dépasse.

Je ne suis pas loin de voir en lui, avec René Schwob, « un être absolument clos, et pour qui l'univers est demeuré ce qu'il cesse d'être sitôt que l'on s'en sert en vue de quelque fin pratique », « un miroir à réactions spontanées ». Certains parmi ses premiers films et cet étourdissant Charlot s'évade (1) nous entraîne aux confins du rêve transposé dans la vie, poèmes d'une révolte gratuite contre les contraintes du réel, quelles qu'elles soient.

« C'est l'âme décaillée (écrit encore René Schwob). Ce que les surréalistes poursuivent dans les rêves, Charlot le suggère dans sa vie... Son désir est plus encore le reflet d'une amabilité étrangère que de son propre amour. » Nous aimons revoir à ses côtés cette étonnante Edna Purviance, apte plus que toute autre à nous faire pressentir le lien magique du cœur où se rejoignent et se fondent le rire et le tragique du monde.

Certains films comiques des années 1900 (l'âge d'or du cinématographe) nous suggèrent assez bien les points essentiels du comique d'un Charlot. Dans ces courtes bandes reprises aujourd'hui à Cinéac: Max amoureux, le Passage de la douane ou le Saut à la perche, l'expression du comique atteint à une frénésie confinante à la folie pure. Faut-il rappeler la fin de ce petit film prodigieux, le Saut à la perche, où sur un toit de carton plusieurs énergumènes fantomatiques entourent et châtièrent le sauteur, empalé sur une girouette, après qu'armé de sa perche magique il a entraîné, dans la ville, une invraisemblable série de catastrophes...

Si le cinéma nous révèle ici ses extraordinaires possibilités d'expression d'un comique à l'état pur, l'occasion est trop rare pour la taire.

Le comique d'un Harold Lloyd, celui de Laurel et Hardy, se situent sur un plan très différent.

Limité, pour le premier, à la seule

puissance des « gags », pour les seconds aux réactions devant une réalité très proche de la nôtre, de deux types stéréotypés, il nous semble moins sûrement efficace, si l'expérience l'a démontré plus facile et d'un résultat moins équivoque. Comique essentiellement d'imagination, trouvant son explication dans nos réactions purement automatiques devant l'accumulation, sur un être unique, d'avatars de toutes sortes, dont la logique même du jeu veut qu'il triomphe par l'absurde.



Charlie CHAPLIN dans Le Cirque : Les glaces

En ce sens, Dans le pétrin (Laurel et Hardy (2) et Mollie Crazy (Harold Lloyd) (3), celui-ci d'une veuve éblouissante, nous paraissent deux réussites certaines, et d'une qualité auxquelles leurs interprètes nous ont déjà habitués.

G. DERYCKE.

(1) Cinéac. (2) Ambassador. (3) Coliseum.

Un film qu'on verra bientôt

CRIMINEL

C'est une très belle image du début — et du point de vue du cinéma pur, la seule peut-être, vraiment puissante du film :

A la fin d'une soirée, devant le hall illuminé d'un bar, une voiture-ambulance, dans un virage vertigineux, troue la foule massée et se range. Celle de la police lui « colle » aux pneus et, de temps d'un éclair aussi, crache soudain un essaim d'informes à matraques. Puis la populace élargit sa route, et le néon scintille à nouveau aux façades d'encore, tandis qu'un meuglement de klakson fait au loin comme un cri de bête sous l'assommoir...

Le jeune Robert Graham (Jean Servais), dit « Bob », a tué. Il a frappé au dancing, d'un coup de siphon à la tête, un ivrogne trop entreprenant auprès d'une femme.

Cette introduction rapide, à laquelle seuls peuvent quelques bons films allemands nous avoir habitués, empoigne tout de suite le spectateur. Harry Baur, de faire le reste.

Harry Baur, ici, c'est l'avocat général chargé de l'affaire. Il a de la sympathie pour ce malheureux jeune homme, trop... chevaleresque. Et il lui dit: — Mauvaise affaire, Bob... il (la victime) n'était pas armée, et même s'il fit le geste de porter la main à la poche...

La voix de Harry Baur, profonde, lourde de trop d'expérience humaine, et ses yeux enfoncés dans une large face de dieu barbare, toute sa stature enfin de puissant acteur présent sur ce film avec magie, et lui présent une âme que le réalisateur M. Jack Forrester, a eu bien du mal, pour sa part, à donner à ses extérieurs.

C'est Harry Baur qui apportera de l'inédit et une force d'attraction nouvelle aux vues de la pri-

son centrale, où Robert Graham se trouve incarcéré. Et même dirons-nous que l'intérêt, que l'on peut encore trouver à ce métrage d'émeutes entre prisonniers et gardiens, trop visiblement imitées de Big House, ne commence vraiment qu'avec le retour du Harry Baur du début (toujours égal à lui-même), nommé cette fois, et pour notre bonheur, directeur de la prison jusqu'à la fin.

Mais il y a trois ans déjà que le petit Graham s'effiloche, jour après jour, les poumons, devant le métier à chanvre des bagnards. Un « concours de circonstances » doit le libérer. En l'occurrence, ce sera un recours en grâce accepté, à quoi s'ajoute l'amour, que s'avouent pour finir la fille de l'ancien avocat général (Hélène Perdrière) et Robert Graham. Conclusion bien légitime d'ailleurs : c'est pour cette demoiselle, dont il ignorait le nom, que le jeune homme a tué autrefois.

Alcover, avec un masque de dogue, pas très renouvelé de la plupart de ses films, participe comme chef gardien à quelques-unes de ces émeutes de détenus, et meurt d'un magnifique coup de couteau dans les côtes, par les soins d'un « surinure » de ses administrés (Daniel Mendaille), qui, vraiment, s'y entend fort bien.

— Il y a comme cela de bons moments dans la vie... prononce quelques instants plus tard Harry Baur, en regardant les nouveaux amoureux... Il faut les prendre comme ils viennent.

Ah! cette voix, riche de l'absolue connaissance des hommes, et si désabusée, si compréhensive de l'absolu de la vie, du crime!

Le seul jeu d'Harry Baur est aussi un pavé de choix dans le maigre jardin des « justiciers » et des « chroniqueurs » judiciaires. Th.-N.

NOTULES

Samuel Goldwyn vient d'annoncer son intention de tirer un film parlant du roman français d'Emile Zola, Nana. L'héroïne serait incarnée par l'actrice allemande Anna Sten.

OOO

De Pour Vous : Les studios reviennent aux films à grand spectacle. Et cela fait le bonheur des figurants qui depuis plusieurs mois à Hollywood, n'avaient pas été à pareille fête. Après le Signe de la Croix, presque terminé, par Cecil B. de Mille, Son Daughter sera mis en scène par Clarence Brown.

OOO

Pabst, après avoir terminé le montage de Don Quichotte, réalisera, dans un studio parisien, une comédie dont le titre est Bulles de savon.

OOO

A Epinay M. Granowsky a terminé Les Aventures du roi Pausole, et au studio voisin M. Gaston Roudès a lui aussi achevé Roger-la-Honte.

A Billancourt, M. Henri Chomette poursuit la réalisation de Prenez garde à la peinture, et M. Julien Duvivier celle de l'œuvre de Siméon qu'il adapte à l'écran : La Tête d'un homme.

M. Edmond T. Gréville a terminé les prises de vues de Un homme.

OOO

Inkijnoff, l'artiste mongol, qui tient actuellement un des rôles principaux du film réalisé par Julien Duvivier, sera l'interprète du rôle principal du film Le Typhon, qui réalisera, en janvier, le metteur en scène Dr Wiene.

LUDWIG ACHEVE UN SCENARIO SUR BEETHOVEN

Emile Ludwig, célèbre par ses monographies de Goethe, Napoléon, Michel-Ange et Rembrandt, prépare un scénario sur la vie de Beethoven.

Voici, à ce sujet, les curieuses indications qu'il a données au correspondant de Pour Vous :

— Votre scénario sera-t-il bientôt achevé?

— J'en termine le manuscrit et, dans quelques semaines, un des plus grands metteurs en scène le tournera en Allemagne.

— Comportera-t-il une partie musicale?

— Il y aura, aux points désignés par moi, des auditions d'œuvres du Maître.

— Qui interprétera le rôle écrasant de Beethoven?

— Kortner, l'un des meilleurs acteurs d'Allemagne, qui a d'ailleurs déjà paru à l'écran.

— Concevez-vous, pour votre œuvre, une réalisation différente de celle des films courants?

— Oui, j'ai fait ce film parce que j'ai pensé que la surdité de Beethoven est le point tragique de son existence, et au moment où cette surdité devient totale, le film qui auparavant était parlant devient brusquement muet.

Trouville intelligente, dont le moindre mérite n'est pas la nouveauté.

LE CINEMA CONTRE LUI-MEME (1)

Sous ce titre, les Editions de la Nouvelle-Equipe publient une mince étude de Charles Deukeuleire sur l'actuelle crise de valeur du cinéma.

Nous en citons ci-dessous l'intéressante conclusion: Après le ciné-œil, le ciné-esprit.

C'est-à-dire qu'il ne s'agit plus pour nous d'aller au peuple avec nos idées; les idées du peuple n'étant pas toujours les nôtres, il importe d'aller résolument vers lui pour lui permettre de nous révéler son âme.

Le rôle du cinéaste cesse donc d'être celui d'un observateur pour devenir celui d'un conseiller que le peuple appelle à lui dans le désir de se découvrir. Dans le film nouveau, le cinéaste assumera un rôle analogue à celui du bâtisseur de cathédrales: fournir une charpente, dont le thème était puisé dans les croyances populaires les plus profondes, et puis, laisser au peuple lui-même, le soin de meubler et d'animer l'édifice en le peuplant de statues, de décorations et de vitraux, de toute sa mythologie, de toute sa vie et de toute la faune de l'époque. Il y a aussi l'exemple des chansons de gestes.

Il ne faudra point s'attendre, dès le début, à des chefs-d'œuvre. Il y a, tout d'abord, à acquérir la technique nouvelle dont nous entrevoions la nécessité; il se peut fort bien, à ce propos, que, par la négligence de certains éléments, nous touchions, parfois malgré nous, à la caricature.

Ainsi, la nécessité d'un contingentement impossible dans le marché du film, nous amène de façon assez paradoxale à envisager une production plus abondante: des films pour chaque catégorie d'individus et réalisés par chacune de ces catégories elles-mêmes.

Ces considérations appellent, on le voit, un renversement radical de l'économie cinématographique actuelle: suppression du trustage du cerveau, suppression de la féodalité de la machine, suppression de l'esprit d'affaires qui opprime l'intelligence, en revanche, une attitude nouvelle du poète qui se consacre dorénavant à la découverte de l'âme de ses semblables.

(1) Editions de la Nouvelle Equipe, chez Desclée-Debrouwer.

Un réveillon

EN ROUTE POUR 1933

Peu d'établissements auront connu au réveillon de Noël, l'atmosphère de franche gaieté qui n'a cessé de régner à l'Ancienne Belgique, la vaste salle de concerts de la rue des Pierres. La nombreuse assistance avait d'ailleurs d'excellentes raisons d'être de bonne humeur, le programme qui lui a été présenté étant de tout premier ordre. Mlle Hélène Cortes, de l'Opéra royal français d'Anvers, chante avec infiniment de goût; les « Ambrosinettes » tirent le public dans l'enthousiasme pendant près d'une heure avec leur suite de danses: Impressions d'opérettes où les chefs-d'œuvre du répertoire, depuis La Fille de Mme Angot jusque Nina Rosa en passant par Véronique, Paganini, No No Nanette, Yes, Kitty, Rose-Marie, etc., furent évoqués avec un rare bonheur par de petits sketchs dansés, pleins de charme, de rythme, de fantaisie, dans des costumes chatoyants, du goût le plus raffiné; à minuit, après les douze coups traditionnels, le sympathique trio

Emile Gallin, du théâtre royal de la Monnaie, chanta le Noël d'Adam; puis, ce fut le tirage de la surprise: un charmant cochon de lait tout frais, tout rose, tout vivant qui prit le biberon au papa Vanoute; à une heure, le chansonnier Bréas mit la salle en joie par ses « chansons-express »; à deux heures, les extraordinaires danseurs acrobatiques « The 4 Jivels » firent passer plus d'un frisson dans le dos des dames, par l'audace et la désinvolture avec lesquelles trois messieurs costauds « jonglaient » avec une svelte danseuse; et puis... et puis l'orchestre de Max Alexys, divisé en orchestre « jazz » et en orchestre « tango » se relayant sans répit, conduisit un bal d'une animation extraordinaire...

A six heures et demie du matin, on dut arrêter les musiciens de force... sinon, ils joueraient peut-être encore en ce moment. On remettra ça au Nouvel-An!

METROPOLE LE PALAIS DU CINEMA BRIGITTE HELM ET ALBERT PREJEAN DANS VOYAGE DE NOCES AVEC JACQUELINE MADE ET PIERRE BRASSEUR

CARREFOUR 5, Place Madou, Bruxelles DERNIERES de Le cuirassé Potemkine et L'homme qui a perdu la mémoire Film soviétique Places depuis 4 francs

Coliseum-Paramount Pour le Nouvel-An Le film le plus gai de Bruxelles Silence... on tourne! avec HAROLD LLOYD et Constance CUMMINGS C'EST UN FILM PARAMOUNT

STUDIO Palais des Beaux-Arts 23, rue Ravenstein 3ème SEMAINE Une évocation puissante et vraie des jungles d'Afrique Congorilla Le premier film sonorisé dans la jungle même

Spectacle permanent tous les jours à partir de 2 h. 30. Dernière séance à 9 h. 15. Prix ordinaires des places.

LE CAMEO REVEILLON A CETTE OCCASION LE CAMEO RESTERA OUVERT TOUTE LA NUIT Venir très nombreux assister Au superbe film le Champion C'est sans contredit la meilleure Un bon et joyeux réveillon LAUREL HARDY DANS SALES COSSÉS LE CHAMPION EST UN FILM POUR TOUS LES COEURS AVEC WALLACE BEERY ET JACKIE COOPER PARLE FRANÇAIS



le theatre

Au théâtre prolétarien

Le brave soldat Chevick

La troupe Equipe 1932 nous a permis de connaître cette pièce en trois actes et dix tableaux, tirée du roman de l'écrivain tchèque Yaroslav Haselek.

« Monsieur Chevick, marchand de chien à Prague et fidèle sujet de Sa Majesté Impériale et Royale François-Joseph I, est impliqué dans l'attentat de Sarajévo et poursuivi pour crime de haute trahison.

Il fait preuve de loyalisme au chef de la police de la place de Prague, en foi de quoi il est examiné, d'abord par un médecin légiste civil, et ensuite, à l'hôpital militaire, par le major Grunstein qui l'envoie, sans hésitation, à la prison de la place de Prague où il fait la connaissance de l'ami militaire Otto Kats et devient son ordonnance.

On voit alors comment Chevick reçoit les créanciers de son maître et comment ce dernier, après avoir cherché son autel de campagne pendant toute une nuit, envoie Chevick comme ordonnance auprès du lieutenant Lucach qui l'emmène finalement au front pour la plus grande gloire de S. M. l'Empereur et de son Auguste Famille Impériale et Royale. »

Je ne dirai rien de l'esprit qui anime la pièce, sinon qu'il se caractérise par l'anticléricalisme et l'antimilitarisme les plus violents. Le Théâtre Prolétarien est un théâtre tendancieux (il ne s'en défend d'ailleurs pas) et son but est avant tout d'ordre politique et social. Qu'il me soit permis cependant de ne pas l'envisager sous cet angle et d'examiner seulement ses réalisations du point de vue artistique et théâtral.

Dans l'ensemble, la pièce est bien présentée, si l'on tient compte des moyens extrêmement limités dont dispose la direction du Théâtre Prolétarien. A part l'acteur Piette, qui s'occupe aussi de la mise en scène, je ne pense pas que les autres artistes de la troupe soient des professionnels du théâtre. Ils jouent cependant leur rôle (et certains d'entre eux plusieurs rôles) avec sobriété et justesse. L'interprète du soldat Chevick (dont le programme n'indique pas le nom) est parfait de candeur et de roublardise dans ce personnage. On pense souvent, au cours des dix tableaux qu'il anime, au soldat Adémir Joseph, créé de si cocasse façon par le grand fantaisiste Noël-Noël. Son crétinisme conscient et sa naïveté exemplaire restent imperturbables au milieu des rires et des colères qu'ils suscitent. Gaston Vermaillon, qui est l'animateur du Théâtre Prolétarien, apporte aux divers rôles qu'il interprète une diction excellente et un jeu plein d'autorité. Chez Piette, qui a cependant le sens du comique, on déplore une légère tendance à la charge dont il se corrigera aisément. Les autres acteurs jouent tous avec conscience, et l'effort qu'ils réalisent doit être applaudi.

L'action se déroule dans un décor simplifié à l'extrême et dont la neutralité de ton permet des changements à vue très rapides. Une toile de fond noire, une lune épinglée non loin d'un réverbère, un éclairage bleu, et voici une rue la nuit. Une grande croix d'or sur fond noir derrière une haute grille, et nous sommes dans la chapelle de la prison. Un divan chamarré devant une fenêtre en papier blanc à dessins noirs, et nul ne peut douter qu'il se trouve chez le lieutenant Lucach. Ainsi des dix tableaux.

Lorsque la troupe du Théâtre Prolétarien sera mieux équipée et qu'elle présentera des spectacles d'une valeur littéraire moins discutables (la pièce de Yaroslav Haselek pêche souvent par vulgarité et facilité dans ses procédés comiques) nous pourrions l'applaudir sans réserve, et nous n'y manquerons pas.

Marcel DEHAYE.

Palais des Beaux-Arts de Bruxelles

Vendredi 6 et Dimanche 8 Janvier 1933 à 20 heures 45

DEUX GALAS DE DANSE

WILL'ARCO

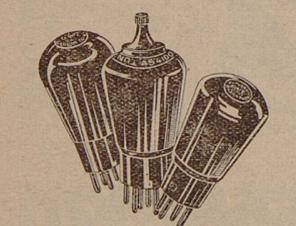
AVEC LE CONCOURS DE

MADY VANDERPLAETSE

PIANISTE

PLACES DE 10 A 30 FRANCS

Location ouverte au Palais des Beaux-Arts, Bruxelles



TUNGSRAM

Impr. H. BOLYN, 75, rue Van An, Bruxelles



Culture artistique à l'engrais chimique

L'art Yougoslave contemporain au Palais des Beaux-Arts

Ceux qui, sur la foi de la renommée, s'attendaient à trouver en M. Mestrovic « l'un des plus grands sculpteurs de l'Europe » et en Yougoslavie l'une des écoles de sculpture les plus intéressantes du moment, auront été bien étonnés de constater ce qu'il en est en réalité.

A en juger par cette exposition, l'art yougoslave apparaît totalement dénué de fondement et privé d'avenir. Nous voyons des hommes très doués, comblés de talent et d'adresse, mais dépourvus de tradition et de ligne de conduite, se lancer à corps perdu dans une véritable débauche artistique, et tomber fougueusement dans tous les vices accumulés par notre vieille civilisation.

Je ne sais si cette exposition représente fidèlement l'école yougoslave; il faudrait voir comment elle a été organisée et par qui. De tous ces noms, nous ne connaissons que celui de M. Lambotte, et l'on connaît la compétence de ce pale fonctionnaire. M. Mestrovic est justement un de ces faux grands hommes dont de telles gens s'engouent, et pour lesquels ils négligent volontiers des artistes moins tapageurs et plus authentiques. La manière dont sont organisés nos salons à l'étranger nous a édifiés là-dessus.

En tous cas, s'il est vrai que les circonstances politiques de ces vingt dernières années ont donné à l'art yougoslave un élan vigoureux, on peut déplorer que ce soit un Mestrovic qui prenne la tête du mouvement, car il le mène du premier coup à la déliquescence. Que peut-on attendre d'une école qui commence par la pire décadence, par une sorte de paraphrase emphatique et désordonnée, souvent même par un impudent plagiat, de tout ce qui s'est fait en Europe de plus périlleux, depuis les Byzantins et Michel-Ange jusqu'à Rodin?

C'est à cela pourtant que se réduit l'œuvre de M. Mestrovic. Cet homme est certainement né sculpteur, et l'on est confondu par sa facilité. Mais ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'après avoir taillé avec un talent si débordant de telles quantités de bois, de pierre et de marbre, il ne nous ait, en définitive, absolument rien apporté de nouveau.

On peut, dans une certaine mesure, le comparer à Bourdelle; il s'est abandonné comme lui à des influences trop directes, et il possède la même excessive faculté d'assimilation. Mais Bourdelle était animé d'un souffle qui l'a élevé, dans plusieurs œuvres, jusqu'à être un véritable créateur. C'est si vrai, qu'on l'imite à son tour, et que nous trouvons dans cette exposition même pas mal d'œuvres qui précèdent de lui. M. Mestrovic, lui, ne sera pas imité, parce qu'il n'y a rien dans ses œuvres qui fasse même reconnaître sa main, sinon l'étonnante virtuosité de l'exécution.

Son grand Christ est, à n'en pas douter, une œuvre impressionnante. Il est par trop byzantin, mais c'est un mérite d'avoir su si bien en saisir et en rendre le drame. Malheureusement, quand M. Mestrovic veut laisser parler sa propre sensibilité et sa propre imagination, il n'atteint guère à ces hauteurs. Il tombe même alors dans une sentimentalité très pauvre, comme nous le montre sa « naissance » ou dans une déclamation creuse, telle que dans son absurde « Moïse ». Et là on peut toucher du doigt la pauvreté réelle de sa nature, la maigre base sur laquelle s'élève son œuvre énorme et redondante.

A tout prendre, il est plutôt un phénomène qu'un artiste, et l'on peut imaginer ce qu'un tel homme, appuyé sans réserve par son gouvernement, maître de l'enseignement officiel dans son pays et oracle national en matière d'art, peut être néfaste à la renaissance artistique de la Yougoslavie. C'est assurément le plus mauvais maître qu'une jeune école puisse se donner, et on le regrette d'autant plus que cette exposition nous révèle une nation naturellement très douée pour les arts.

Mestrovic, cependant, ne doit pas être tenu pour seul responsable de ces erreurs. La facilité dans laquelle il tombe, son instabilité et son manque d'originalité profonde, nous retrouvons tout cela, en moins criard, chez les autres sculpteurs qui exposent avec lui. Il semble que ce soient là des travers nationaux, car ils se manifestent également chez les peintres. On y trouve, imité avec verve, du Goerg, du Soutine, du Matisse, du Cézanne, mais il n'y a là presque rien qui porte le caractère d'un génie particulier. Ces artistes sont presque tous de fins coloristes, mais ils vivent dans une dépendance très étroite des maîtres français.

C'est du reste, apparemment, aux sculpteurs plutôt qu'aux peintres qu'incombe la mission de traduire le génie national. Mais il est probable que ce n'est pas par la voie des commandes officielles et de la décoration religieuse qu'ils y arriveront ni, d'une façon générale, par celle que M. Mestrovic a suivie.

A. DASNOY.

L'Atelier de la Grosse Tour 21, rue de la Grosse Tour (place Stéphanie) Bruxelles

EXPOSITIONS

DU 7 AU 19 JANVIER

Paul Delvaux

DU 21 JANVIER AU 2 FEVRIER

Mayou Jserentant

DU 4 AU 16 FEVRIER

Jean Milo



Musique

La Monnaie a repris la Fille du Tambour Major d'Offenbach. Cela tient de l'image d'Épinal aux couleurs éclatantes. On y trouve pêle-mêle le salut au premier consul, les soldats français, la cantinière et son âne, la jeune fille riche qui aime l'officier pauvre. La vraie pièce tricolore avec l'obligatoire défilé de trompettes et de tambours. C'est le sujet même de la Vivandière mais tandis que la musique de Benjamin Godard distille un parfait ennui, celle d'Offenbach, moins prétentieuse, reste vive et alerte. Cette opérette est loin d'être la meilleure du compositeur et il l'écrivit à la fin de sa vie. On y retrouve toutefois sa riche invention mélodique, sa verve endiablée et cet entraînement énergique, cette rythmique nerveuse qui caractérisent son inspiration. Comme le dit Cocteau : « la musique n'est pas toujours gondole, coursier, corde raide. Elle est aussi quelquefois chaise. » Enfin l'opérette a un auguste ancêtre en Gluck qui écrivit de joyeuses partitions sur des livrets du théâtre de la Foire, et qui, suprême confusion des genres, se servit de l'ouverture de son opérette l'Isle de Merlin pour en faire, après quelques corrections, l'ouverture de sa tragédie lyrique Iphigénie en Aulide. Il est vrai que pareille métamorphose n'arrivera jamais aux ouvertures d'Offenbach.

La mise en scène périmée qui nuit à tout d'œuvres, s'accorde tout à fait au caractère conventionnel de ce spectacle. Une très heureuse distribution avec Mme Talifer, la plus délicieuse Stella qui soit au monde, Mme Delcampe, une avenante Claudine, et un quatuor fort cocasse composé de MM. Van Obbergh, Andrien, Mayer et Boyer. L'orchestre fut dirigé avec la netteté désirable par M. Léon Molle.

\*\*\*

La guitare comme le luth est un instrument à cordes pincées et ils eurent autrefois une vogue considérable. La guitare est originaire d'Espagne où les Maures l'avaient introduite. D'un caractère mélancolique et rêveur, elle convient aux auditions intimes et d'ailleurs elle perd à être employée collectivement. M. Andrés Segovia est un excellent artiste qui tire de sa guitare les sons les plus veloutés et les plus mystérieux. Puissant abondamment dans le répertoire ancien et notamment dans les pièces pour luth de J. S. Bach, il a exécuté un programme intéressant dans lequel on eut voulu trouver plus d'œuvres espagnoles.

\*\*\*

M. Defaux a consciencieusement dirigé au concert du Conservatoire le Roméo et Juliette de Berlioz. L'introduction de chœurs et de solistes n'apporte pas d'éléments indispensables à cette symphonie dramatique qui s'avère boursoufflée en maints endroits. La faiblesse du texte nuit à la musique et les plus belles pages sont purement orchestrales, telles la belle scène du jardin de Capulet et le fameux Scherzo de la Reine Mab. Mlle Brullez, MM. Van Obbergh et Anspach chanterent avec conviction leur partie.

\*\*\*

Le dernier concert de l'Orchestre Symphonique Populaire étant donné sous le patronage des Amitiés Italiennes, on avait fait appel à Carlo Zecchi pianiste au toucher délicat, qui croit nécessaire de souligner les moindres nuances de son jeu par une mimique mélodramatique, des regards inspirés, d'un effet abrutissant. M. Prévost a dirigé ce concert avec sa maîtrise habituelle obtenant une exécution très au point de la fastidieuse Symphonie Italienne de Mendelssohn et de la rapsodie Italia de Casella.

\*\*\*

Le concert Pro Arte comportait plusieurs nouveautés, tout d'abord une Sinfonietta de M. Chevrouille, musicien dont on avait entendu l'an passé un beau quatuor qui légitimait les plus grands espoirs. Par contre, sa Sinfonietta, faite de menus fragments de phrases mis bout à bout, déceale une réelle indigence de pensée et reflète des influences à peine déguisées.

La Symphonie de Webern pouvait dérouter l'auditeur et M. Collaer la présente en quelques mots. Webern et Alban Berg sont les plus fidèles disciples de Schoenberg. Tandis que le premier se laisse entraîner par sa riche nature musicale, Webern évolue sans cesse vers la plus stricte concision. Il substitue la construction rythmique à la construction tonale, rejette tout artifice, préfère aux masses, la simplicité des petits groupes d'instruments solistes et la grande clarté d'écriture. Sa Symphonie est un point d'aboutissement de ce dépouillement; on n'y trouve qu'un thème varié et les instruments les uns après les autres jouent les différentes notes de la phrase musicale. Cette œuvre, comme la plupart des compositions de Webern, se développe dans la nuance p ou pp. Elle crée une atmosphère imprécise de rêve et de fantaisie qui évoque le charme des poèmes enfantins.

Le programme comportait en outre, une Partita pour piano et orchestre de Markewitch. Les accords mats de l'orchestre rappellent la façon d'orchestrer d'Hindemith. Cette œuvre semble à première audition, manquer de profondeur; le brillant apparent de la facture, ne pallie pas à la pauvreté de l'inspiration. M. Stefan Askense en joua fort bien la partie de piano.

Dès les premières notes du Concerto pour alto de Darius Mlihaud, on se sent en présence de l'œuvre d'un véritable musicien. C'est une musique vivante et solide. M. François Bross, — altiste d'une sonorité sans pareille — par son jeu à la fois souple et intelligent, conserve à l'alto son caractère propre. C'est un interprète de talent.

Une interminable Sérénade pour instruments à vent, de Mozart, alourdissait bien inutilement un programme copieux dirigé avec une rare compréhension et une parfaite précision par M. Prévost.

J. WETERINGS.

CALENDRIER DES CONCERTS

Mercredi 28 décembre: 20 h. 30. — Concert Georges Pitsch. (Conserv.)

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

PROGRAMME

En la salle de la Grande-Harmonie

81, rue de la Madeleine. Prix d'entrée: 5 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne l'accès à toutes les séances. La saison 1932-1933 prend fin au mois de juin. Le prix de l'abonnement pour les séances restant à courir cette saison est de 50 francs. On s'abonne en versant la somme correspondante au C.C.P.1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

Mercredi 11 janvier, à 20 h. 30 précises

Grande séance de rentrée sur ce sujet

le parlementarisme

Procès du régime parlementaire Démocratie ou dictature?

Comment on fait les lois. Comment on les applique. Comment on fait une majorité. Comment on est élu. Faut-il supprimer la case de tête? L'opinion du corps électoral est-elle défendue dans la nouvelle Chambre?

avec de nombreux orateurs et plusieurs des parlementaires nouvellement élus.

Au Club du Faubourg à Paris

Samedi 31, Crystal-Palace, 9, rue de la Fidélité, à 14 heures, le célèbre comique Dramem sur Comment peut-on faire rire? avec Milton, Procès de l'opérette Un soir de réveillon et de la pièce La maison d'en face avec Jane Renouard, Duvalès, etc. Débat cinématographique. Et Pierre Chaulain sur Le Cinquantenaire de la mort de Gambetta.

En raison des fêtes, exceptionnellement pas de séance du Faubourg le mardi 3, le jeudi 5 et le samedi 7 janvier.

Mardi 10 janvier, à 20 h. 30, salle Wagram.

grande soirée de rentrée. Le célèbre savant le professeur Gougerot, de la Faculté de Médecine, sur Doit-on imposer aux futurs époux un examen médical? Le sénateur Louis Martin sur La contagion vénérienne. Et présentation du livre Léo Poldès et le Club du Faubourg, par Fernand Pignatel.

Jeudi 12, Salle des Sociétés Savantes, à 20 h. 30, M. Gaston Rageot sur Les écrivains et le talent. Le poète Maurice Magre sur La vie future existe-t-elle? Le romancier Jean Martet sur Les Dieux du paganisme. Et La faillite du spiritisme, par le R. P. Gearon.

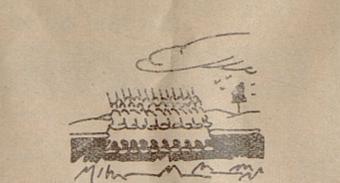
Théâtre Royal de la Monnaie - Liste des Spectacles de Janvier 1933

Table with columns for Day, Matinée, Soirée, and various plays like Carmen, Faust, Le Départ, etc.

Avec le concours de: (1) M<sup>lle</sup> Emma Luart et M. Max Moutia; (2) M. Max Moutia; (3) M. V. Verteneuil; (4) M<sup>lle</sup> Emma Luart et M. J. Rogatchevsky; (5) M<sup>lle</sup> Clara Clairbert et M. A. d'Arkor; (6) M. A. d'Arkor; (7) M. J. Rogatchevsky.

Le samedi 25 février et le mardi 28 février (Mardi-Grand) DEUX GRANDS BALS PARES, MASQUES ET TRAVESTIS organisés par le Conservatoire Africain, au profit de l'Œuvre des Crèches. — Attractions multiples. Au cours des bals, grand concours de costumes organisé par le Syndicat d'Initiative de Bruxelles.

Une exposition anti-militariste



J'ai visité l'exposition organisée par les Anciens Combattants Flamands (V. O. S.) et qu'annonçait le dernier numéro du Rouge et Noir.

J'en suis sorti malade, malade de cœur et d'esprit. Que tant de documents assemblés, que ces milliers d'images où se retrouve sous ses divers aspects le visage horrible de la guerre, que cette photographie multiple et exacte de la grande ignominie de notre temps ne suffisent à nettoyer la terre de ses fabricants de cadavres, munitionnaires ou diplomates, a de quoi faire douter du simple bon sens humain.

Toute l'histoire de la guerre est là depuis la sinistre canaille Isvolsky au matamosques Guillaume II en passant par le pitre Poincaré-le-Magnifique. Depuis les chacals Bazil Zaharof, Krupp, Schneider et Deterding jusqu'aux professionnels du massacre: Foch, Hindenburg, Nivelle et Ludendorf. Toute l'histoire de la guerre depuis ces joyeux imbéciles traçant sur les wagons à bestiaux — ô symbole! — dans lesquels on les transportait, traçant à la craie, les uns: Rendez-vous à Berlin, les autres: Bis auf wiedersehen auf dem Boulevard... On ne les revoit ni à Berlin, ni sur les boulevards, les pauvres gosses; on les retrouve la face rongée, broyée, cousue comme une pièce de viande de boucherie: pitoyables gueules cassées; on les retrouve macchabées accrochés aux barbelés où ils achèvent leur décomposition, pantins macabres crispés par le dernier rôle en une pose grotesque d'épouvantail.

Toute la guerre, vous dis-je: des foules d'affamés attendant la distribution du pain, des gosses décarnés, des pelotons d'exécution, des morts,

des généraux, des morts... Des cathédrales incendiées, des villages rasés, des paysages de ruine et de dévastation. De superbes croiseurs, de formidables pièces d'artillerie, des tanks impressionnants, des avions de bombardement... Puis, à perte de vue, des champs immenses portant leur moisson maudite.

Des inscriptions lapidaires. Par exemple: La guerre a coûté 8 trillions 967.818.880.000 francs, 10 millions de soldats sont tombés. Pour tuer un homme il fallait donc 864.000 francs.

La moitié de cet argent retournait comme bénéfice net dans la poche des industriels de guerre.

Donc l'Internationale sanglante des Armements gagnait environ 432.000 francs par héros qui tombait.

Puis de nouveau des cadavres, des mutilations hideuses, des squelettes casqués. Misère...

On en sort malade de dégoût. Non point tellement d'avoir vu un des témoignages les plus complets sur la « glorieuse boucherie » mais de songer à l'infamie humaine qui permet ces abominations à faire gaeuler d'effroi, cette passivité de bétail des peuples, prêts à se laisser de nouveau égorgés, cette lâcheté universelle qui tolère que pas vingt ans après on soit prêt à remettre « ça »... Qui tolère ces armements, ces farces genevoises, ces accords militaires secrets, ces pitres grandiloquents qui préparent le prochain assassinat collectif, ces marchands de masques à gaz « fournisseurs du gouvernement » qui ouvrent boutique en plein Bruxelles.

C'est ça qui rend malade et appelle le désespoir.

MIL ZANKIN.

